

Repenser notre ADN politique

Transcription de la discussion avec Nancy Fraser et Réjane Sénac en français et en anglais

Programme d'études sur le genre : Bienvenue dans Genre, etc., le podcast de Sciences Po consacré aux questions de genre, d'inégalité et de discrimination. Aujourd'hui, nous nous retrouvons pour un nouvel épisode bonus, un petit peu plus long que d'habitude. Nous allons discuter avec deux chercheuses qui travaillent sur les questions de justice, sur les luttes pour l'égalité et sur les rapports sociaux et les dominations qui existent dans nos sociétés. En fait, il y a un océan qui sépare ces deux chercheuses : nous sommes en ligne avec Nancy Fraser qui nous rejoint de New York, aux États-Unis, Hello Nancy Fraser !

Nancy Fraser : Bonjour, Hello.

Programme d'études sur le genre : Bonjour.

Et de l'autre côté du second micro, il y a Réjane Sénac, à Paris, en France. Bonjour Réjane Sénac.

Réjane Sénac : Bonjour.

Programme d'études sur le genre : Une petite précision avant de commencer : exceptionnellement, cet épisode sera multilingue. Nancy Fraser parlera en anglais, et Réjane Sénac et moi-même en français. Vous pourrez retrouver sur votre plateforme d'écoute la version qui mêle anglais et français, ou alors une version entièrement doublée en français, à vous de choisir celle que vous préférez écouter.

Vous écoutez actuellement la version originale, qui sera un mélange de français et d'anglais américain.

Alors merci de votre présence aujourd'hui Réjane Sénac et Nancy Fraser. Je vous propose de commencer par des petites présentations.

Nancy Fraser, vous êtes professeure de philosophie et de politique à la *New School* de New York, aux États-Unis. Vous avez publié plein de livres et beaucoup ont été traduits en français, notamment ces dernières années : *Féminisme pour les 99%*, que vous avez coécrit avec Cinzia Arruzza et Tithi Bhattacharya, publié en 2019, et *Le capitalisme est un cannibalisme*, qui vient juste d'être publié en français en 2025, on y reviendra d'ailleurs un petit peu plus tard dans l'épisode.

Un de vos ouvrages-clés a été publié en français en 2005 et réédité en 2011. C'est un livre qui a pour titre *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*. Alors, est-ce que vous pourriez nous en dire plus, pour commencer, sur ce concept de justice sociale et aussi les trois dimensions que vous lui associez ?

Nancy Fraser : Sure, it's a pleasure, thanks. I think I should start by saying that the conception of justice I developed during that period was aimed at overcoming the split between two paradigms in political philosophy: the paradigm of distributive justice on the one hand, and, emerging at that time, a newly salient way of thinking about justice in terms of equal recognition.

In the first case, the distributive paradigm focused mainly on how divisible goods were allocated – jobs, incomes, things that could be neatly divided. The recognition paradigm, by contrast, addressed questions of respect, esteem, and patterns of value in society. That second approach seemed very compelling to many people in relation to issues of race, gender, and sexuality – injustices along those axes – as opposed to injustices of class, which had often been assimilated to the distribution paradigm.

I felt that it was a division that was not what philosophers would call a "natural kind", but rather something that came to us because of the way our society was organized: the way it created a seemingly dedicated, separate institutionalized sphere of economic interaction, and then other spheres of culture or family, and so on, that were supposed to be operating according to a different logic. This, of course, is the paradigm of a capitalist society – that split.

And I have to say that it wasn't just a philosophical problem for me, because in the actual world of social struggle and activism at that time, there was a sharp split between people focused on class on the one hand, who thought gender and race were a distraction, and people focused on gender and race, who tended to ... often like the recognition paradigm better and who ... I don't know if they were actually actively opposed to the whole class question, but in any case it wasn't their main concern.

So I wanted to overcome this split between what, at least in the United States, was thought of as the "social left" and the "cultural left." I never thought that gender, race, and related issues were merely "cultural," as Judith Butler once famously characterized. I never thought that. I thought that this whole way of thinking about things was problematic.

And so, I started out with the idea that recognition and distribution were two dimensions of a single, more overarching idea of justice. And then within a short space of time, I came to see that this wasn't quite sufficient. There are at least three dimensions: the political dimension of representation or equal voice in determining and collective determination of our way of life. So, three dimensions : redistribution, recognition, representation, all within one overarching view of justice, which I called parity of participation. The idea being that everyone who counted as a participant in social interaction, whether officially recognized or not, anybody who really did participate in interaction with others, had a claim to injustice if their capacity to participate on terms of parity as an equal peer, full partner, was compromised as a result of institutionalized forms of domination or injustice.

And I thought that in capitalist societies there were these three such orders of institutionalized domination, or what some people would call stratification. You could be prevented from participating as a peer in social life by virtue of unfair distribution – not having the divisible resources that one needs, the so-called "primary goods", etc. – to interact on a par with others. But you could also be prevented if the patterns of cultural value that were institutionalized cast you as lesser, deserving of less respect or esteem. And finally, if the political arrangements or the way that the political system was organized deprived you of an equal voice in matters of public and collective concern. And... there could be combinations. You could be subject to all three of those things at once, or to only two, or in some rare cases, only one.

So my whole idea of justice here was tied to an analysis of what the institutionalized obstacles to justice were, focusing on how society entrenches injustice, and therefore what are the dimensions that we have to scrutinize and try to remedy. In a nutshell, that is the idea!

Programme d'études sur le genre : Merci beaucoup. On va continuer un petit peu à parler de cette notion de justice et d'injustice.

Réjane Sénac, je me tourne vers vous à présent. Vous êtes directrice de recherche CNRS au Centre de recherches politiques de Sciences Po, le CEVIPOF, et aussi la directrice du département de science politique de Sciences Po. Vous avez, comme Nancy Fraser, publié des livres, notamment *L'égalité sans condition* en 2019, *Radicales et fluides*, un livre sur les mobilisations contemporaines en 2021, et plus récemment un essai qui s'intitule *Comme si nous étions des animaux*, sur notre rapport à l'animalité, en 2024 il a été publié ce dernier livre. Un des fils conducteurs, ou colonne vertébrale... je ne sais pas trop quelle est la meilleure métaphore à utiliser... en tout cas fil rouge, peut-être, de vos recherches, c'est le concept, c'est le principe d'égalité. Alors, est-ce que vous pourriez nous en dire plus sur l'égalité et les liens entre ce concept et les dimensions de la justice dont vient juste de nous parler Nancy Fraser ?

Réjane Sénac : Merci beaucoup, déjà, pour ce podcast, et j'ai toujours un grand plaisir à entendre Nancy Fraser, je suis très heureuse que nos voix se mêlent dans le cadre de ce podcast, c'est vraiment un honneur pour moi !

Donc, par rapport à ce principe d'égalité qui est en effet central dans mes recherches, c'est un peu le fil conducteur, en effet. Ce qui est intéressant pour rebondir avec ce que vient de dire Nancy Fraser, c'est qu'on voit que dans notre modernité politique, le principe d'égalité c'est un principe paradoxal, qui est à la fois l'idéal le plus mobilisé et le plus controversé. Mais dans le même moment, quand on travaille en regardant, en objectivant, les inégalités et les mobilisations, on voit en effet que ce qui arrive en premier – et c'est la fin de l'intervention de Nancy Fraser – c'est le constat des injustices, des inégalités, et le fait d'essayer de comprendre pourquoi il y a autant d'intervalles entre les principes proclamés, dont le principe d'égalité, et la réalité de nos sociétés.

Donc mon travail a été justement de travailler sur cet intervalle-là, entre ce qui est et ce qui devrait être – ce qui est la définition même du politique – et j'ai en particulier travaillé sur la manière dont ça se déclinait dans le cas français. Puisqu'en effet, l'égalité elle est centrale dans la modernité politique autour de la démocratie libérale, mais dans le cas français et de la République française, on le voit bien à travers notre devise : l'égalité, c'est le principe qui est ce que Rawls appelle l'ordre lexical premier, c'est-à-dire que c'est le principe premier par rapport à celui de liberté et de fraternité. Donc c'est celui qu'on doit appliquer avant de penser les autres. De la même manière que Nancy Fraser, on voit bien que ce n'est pas pensé en silo : qu'il y a des imbrications avec la liberté et la fraternité, pensées à la fois comme le "qui" du politique et le lien, au sens de solidarité.

Pour rebondir donc, en faisant un pont entre mes recherches et le travail de Nancy Fraser sur la théorie tridimensionnelle de la justice : moi j'ai travaillé sur la manière dont les non-frères – c'est-à-dire les groupes qui n'avaient pas été inclus dans le contrat social originel de la République française, et donc qui avaient été exclus du politique au motif qu'ils n'étaient pas du côté de la raison mais de la nature, aussi bien les femmes que les personnes racisées en particulier... Donc moi, ce qui m'a intéressée, c'est de voir comment ils étaient inclus, les principes de justification de leur inclusion, à travers les lois dites sur la parité, la promotion dite "de la diversité", l'ouverture du mariage civil aux couples de personnes du même sexe... donc comment est-ce qu'on a intégré ou pas ce que Nancy Fraser appelle une "parité de participation" aussi pour les non-frères.

Ce que j'ai vu, c'est qu'on redistribuait – donc on était dans le premier versant de la dimension tridimensionnelle de Nancy Fraser – on redistribuait les places, les ressources,

aussi bien pour les femmes que pour les personnes racisées. Mais, en fait, avec comme principe de justification non pas qu'on les reconnaissait comme des pairs – et donc on est là dans le deuxième versant culturel – mais toujours comme des complémentaires. Puisque on justifie l'inclusion des femmes dans la promotion de la parité ou des personnes dites "issues de la diversité" en disant qu'ils vont apporter autre chose : mixité égale valeur ajoutée. Donc on est dans ce que j'appelle l'égalité sous condition de performance de la différence pour les non-frères. Donc on n'est pas dans le fait de s'imaginer comme des semblables, pour reprendre Hannah Arendt, ou d'être dans une réelle parité de participation, pour reprendre Nancy Fraser. Mais on demeure en réalité dans une logique de complémentarité, incompatible avec la reconnaissance comme des égaux.

Donc pour refaire le lien avec le travail de Nancy, on voit bien là qu'on n'interroge pas la théorie de la justice, mais qu'on reste dans une conception qui est à la fois néolibérale – puisqu'il faut que ce soit rentable : les femmes vont répondre à la crise de la représentation, les personnes dites issues de la diversité, c'est bon pour le business, les femmes vont aussi faire du management ou de la politique autrement – enfin voilà. Donc il y a à la fois du néolibéralisme, mais aussi du néo-essentialisme, puisqu'on est dans une... alors souvent une culturalisation des différences ou des apports, en disant : "les femmes, elles sont élevées différemment donc elles vont apporter autre chose", "les personnes issues de la diversité, ils apportent aussi d'autres... d'autres atouts". Mais là, on n'est pas dans un questionnement d'une justice qui serait une justice que moi j'appelle "sans condition", c'est-à-dire où on n'enferme pas... on ne continue pas à enfermer dans des assignations identitaires, en particulier.

Voilà, donc là je trouve que c'est intéressant parce que moi d'ailleurs j'ai pas mal travaillé à partir des recherches de Nancy Fraser que je trouvais très intéressantes parce que ça permet de ne pas opposer l'approche par la question sociale, par les conditions matérielles, et l'approche par la reconnaissance des discriminations ou des assignations, par les enjeux qu'on qualifie de plus culturels, et, comme elle l'a dit, de comprendre les inégalités femmes-hommes ou plus largement de genre, ou toutes autres sortes d'inégalités qu'on associe à des enjeux culturels, comme éminemment politiques et économiques en même temps. Donc d'imbriquer la dimension de la redistribution, de la reconnaissance et de la représentation. Je ne sais pas si c'est le moment d'en parler ou si on en parlera un peu plus tard... sur comment ce troisième versant de la dimension de la justice est tout à fait intéressant, parce qu'il interroge les conditions de possibilité des luttes en termes de redistribution et de reconnaissance, donc comment la dimension politique, elle est transcendante, au sens de conditions de possibilité pour la dimension plus économique ou culturelle.

Programme d'études sur le genre : On reviendra tout à l'heure justement sur les manières de se mobiliser. Nancy Fraser, est-ce que vous voulez rebondir sur ce que vient de dire Réjane Sénac ?

Nancy Fraser : First of all, I just want to, from my side, say how happy I am to resume this dialogue with Réjane. It's been many years and I always enjoy talking to you, you have so many interesting ideas and this is certainly no exception!

Here are just a couple of very quick thoughts. If I understood correctly, I think there's a very interesting difference between the French lexical ordering of these principles and ours in the United States. For us, liberty – individual liberty and above all property rights – have always been the primary thing, and anything that ran up against that would be sacrificed. So our

notions of equality have always been very truncated, very partial, very weak, because they've been subjected always to the liberty test. And we've even had cases in our history where people who were trying to defend the right to a guaranteed income tried to present that to courts as a property right. Because that's the only language that is really powerful... So this is a quite different political culture as a result.

And yet I think some of the results are quite similar. Because for us too, there's a huge gap between liberal ideals and the very pathetically poor way in which the results line up in actual fact. And the efforts to claim parity, to overcome injustices or disparities of participation on any dimension, have always had to struggle with this political culture. They have tended, in our culture, to foster thinking about discrimination, and also to understand injustice as discrimination, which could be overcome without any major structural change, just by allowing for the career open to talents, as you said.

So that the most "talented" women, blacks and so on, could somehow rise to become four-star generals in the American army or CEOs of mega corporations... as if that would be egalitarian. We've had that same issue and also this issue about complementarity, very similar, even despite the differences in political culture.

And then finally, I just wanted to say a word... I was very struck by – if I understood you correctly – your characterization of the present as a time in which we have, on the one hand, these neoliberal conceptions of equality, like that career open to talents or "crack the glass ceiling" in feminism, or in US anti-racism there's a great phrase that Keeanga-Yamahtta Taylor has used : "Black faces in high places", as if that were sufficient to overcome racism. So that's the neoliberal idea. But, as you noted, we have now, alongside that, and becoming quite strong today, this neo-essentialism, which is not so much the free market but the return of old-style patriarchy, old-style white supremacy. And these things are somehow going on together: you would think they are mutually contradictory, and logically they are, but somehow we get an alliance between these two forces. And that creates huge problems for anyone who cares about justice: you have to fight on two fronts at once.

Programme d'études sur le genre : Et on va continuer un petit peu à parler de néolibéralisme. Maintenant qu'on a posé quelques concepts je voulais revenir avec vous sur vos publications récentes.

Je l'ai dit tout à l'heure, Nancy Fraser, votre livre *Cannibal Capitalism*, publié en 2022 en anglais, vient juste de paraître en français en 2025 sous le titre *Le capitalisme est un cannibalisme*. Et dedans vous expliquez que le capitalisme n'est pas seulement un système économique, mais que c'est aussi un ordre social institutionnalisé... en fait ça veut dire que c'est une forme de société qui implique plein de choses qui ne sont pas forcément économiques. Est-ce que vous pourriez nous en dire plus sur cette conception, sur votre conception du capitalisme, notamment en lien avec les questions de genre qui nous intéressent beaucoup dans ce podcast ? Et nous expliquer pour vous en quoi le capitalisme est un cannibalisme ?

Nancy Fraser : Yes, thanks for that question. What I want to say first, just to connect it to what we were talking about before, is that my focus in this book is a little bit different: it's not that I've stopped caring about justice, but the central focus here is the problem of crisis. And that's something else that's wrong with capitalist society. On the one hand, it generates non-accidentally injustices of various kinds in various dimensions, and along various axes, but on the other hand, it's actually a self-destabilizing social system that, let's say, eats away at its own bases and therefore is very prone to lots of dysfunctionality, irrationality and in

certain periods overt crises. So it's the crisis critique that is central in this book as opposed to the injustice critique, although I strongly believe in both and do want to integrate them for sure.

But you're right that, in a way, I'm, in this book, trying to develop further the social theoretical side of the project as opposed to the normative philosophical or theoretical side. So this takes us back to that question of how injustice is institutionalized, and that plays a big role here. And you're right that the idea is that we have understood capitalism much too narrowly as if it were simply an economic system and as if we could remedy its injustices and irrationalities simply by reorganizing the economy. If you're a revolutionary, that might mean socializing ownership of the means of production, which sounds ambitious but is still an economically delimited project. Whereas, if you're a feminist, you know right away how dependent the official economy is on social reproduction in families and communities, in neighborhoods and in the public sector, education, healthcare and so on. You don't have a capitalist economy if you don't also have a huge contribution of activity, energy, which should be recognized as labor, as work, as socially useful necessary labor, in the form of caregiving and other activities that supply the infrastructure, solidarity, and trust that undergird the economic system.

Feminists have known that for a very long time and I am drawing heavily on that kind of analysis. Care work, often but not always unwaged or underwaged, is a necessary condition for a capitalist society and should be included in our conception of it. It's that relation between the two that matters, between what we officially count as work and creation of value, and the broader penumbra of activities that are in the shadows but are actually socially useful contributions and do create wealth, if not exactly monetized value.

Now, I developed a similar analysis with respect to nature and I think we're going to talk about that later when we get to Réjane's new work on animals, animality. But I want to note the analogy. The economic part of the society is built to free ride on zones and activities that the society constitutes as non-economic. But this whole distinction is ideological, it must be said. It incentivizes free riding on care work and on nature. The system licenses owners and investors to help themselves to mineral resources, to energy sources, to everything we call raw materials, to general ecological background conditions like breathable air, potable water, habitable climate, fertile soil – all of that: help yourself, no responsibility to repair what you damage or to replenish what you take. That's another form of free riding and it's quite parallel to the free riding on care work: help yourself, assume it will always be there, no responsibility to replenish or repair. And I think this is also true with respect to public power and collective capacity because the corporations also rely on publicly provided infrastructure, regulation, legal apparatuses, law and order apparatuses. They rely on all of that but are also engaged in trying to weaken regulations and avoid paying taxes and so on. So this is also a free riding relationship.

And the fourth one has to do with the whole way the system develops by essentially stealing the lands and property of various kinds, the bodies, the labor of subjugated populations who are usually racialized populations. This includes free-riding on migrants today.

So here are all the background conditions and these are all part of capitalism, they are inherent, they are necessary, and they stand in a perverse relationship that licenses powerful economic actors and their political enablers to cannibalize them, to just consume them. And the point is that over time that's a recipe for trouble, for even disaster as we see now with global warming or with the care crunch. You can't just keep taking, taking, taking and spewing out damage and letting it fester without eventually things starting to unravel.

And I wrote *Cannibal Capitalism* to try to clarify this relation of free riding and cannibalization in a way that could illuminate the present which I see as one of those rare moments – and there are not many in modern history – where multiple crisis tendencies in capitalist society are converging and exacerbating one another. So we have an ecological crisis, we have a crisis of care and social reproduction, we have a crisis of democracy and political order, both domestically and internationally certainly, and an exacerbation of all of the forms of neo-imperial predation of populations of color both within our wealthy countries and beyond. So I think it's one of those rare crisis moments and this analysis is an attempt to say : That's not an accident ; this tendency to general, converging crisis is built into the DNA of the society we live in ; and if we're going to address any of these things we have to start thinking about deep structural change of the social order.

Programme d'études sur le genre : Alors Réjane Sénac, je ne sais pas si de votre côté vous concevez aussi la société comme un capitalisme, et comme un capitalisme cannibale comme on vient de le dire, Vous pourrez nous en parler. On va peut-être continuer, justement, sur cette question des mobilisations dont on parlait tout à l'heure mais qui peuvent répondre aussi à ce que vient de dire Nancy Fraser sur la manière dont on pourrait changer la société. Vous avez récemment publié deux livres sur lesquels je voudrais qu'on revienne. Le premier c'est un livre que vous avez publié aux Presses de Sciences Po sur les mobilisations contemporaines contre les injustices. Ce livre il s'intitule *Radicales et fluides* et pour l'écrire vous êtes allée interroger plein d'activistes et de personnes engagées en France justement qui veulent un peu changer les choses. Quels messages portent ces mobilisations, notamment sur la justice et l'égalité dont on vient de parler, et peut-être aussi sur cette question, justement, du capitalisme ?

Réjane Sénac : Alors c'est tout à fait intéressant, ça va vraiment faire du lien avec ce que vient d'analyser et de nous présenter Nancy Fraser. Puisque si cet ouvrage s'appelle *Radicales et fluides*, c'est parce que les 130 personnes que j'ai interviewées, qui sont des responsables ou activistes féministes, antiracistes, écologistes, antispécistes ou pour la justice sociale, ce qu'ils me disent, quel que soit leur répertoire d'action, du président de la Ligue des droits de l'homme qui est plutôt dans une logique de plaidoyer réformiste, ou un habitant de ZAD, ou des personnes qui sont plutôt dans la désobéissance civile, ils ont pour point commun d'avoir le même constat que Nancy Fraser, c'est-à-dire que les injustices sont dans l'ADN de notre héritage à la fois global, international et national, qui se décline de manière différente en fonction des états de notre culture politique. C'est intéressant d'ailleurs d'avoir ce débat à deux voix où on voit bien que, et on peut citer Tocqueville déjà, mais c'est aussi tout à fait contemporain : cette idée que ça se décline plutôt sur un registre d'idéal de liberté au niveau américain et d'idéal d'égalité au niveau français. Et pour autant on voit bien qu'il y a une imbrication à la fois sur un registre de l'idéal, puisque même si on a souvent dit que c'était un peu les deux sœurs ennemies, la liberté, l'égalité, ce qu'on voit, c'est qu'en termes, aussi bien de domination que d'émancipation, ils sont éminemment imbriqués. Et pour reprendre Philip Pettit, l'égalité c'est une liberté de non-domination, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que tant qu'on est assigné à des groupes de vulnérabilité, des groupes déterminés par des prétendues qualités ou missions, on n'est pas en position d'être libre. Et que les seuls qui sont libres dans une société qui est inégalitaire, c'est les dominants. Donc, en fait, cet horizon d'émancipation partagée il n'existe que si on travaille sur la liberté et sur l'égalité. Donc le point commun des personnes que j'ai interviewées c'est justement de dire : pour être efficaces, pour tendre vers cette société d'émancipation partagée, il faut travailler

sur les causes, sur les racines, il faut travailler sur l'ADN, donc c'est en ça qu'ils sont radicaux, qu'ils vont aux causes, ils sont plutôt même rhizomiques puisque l'ADN qui ressemble plus à un rhizome on voit qu'on est sur plusieurs plateaux comme le disaient Deleuze et Guattari. Et que dans ces plateaux il y a le cœur du réacteur, le moteur : c'est le capitalisme, qu'ils appellent plutôt en réalité du nom de néolibéralisme - je pense pour l'associer à une période particulière, ce capitalisme dit "tardif", - et pour aussi dire ce que dit Nancy Fraser qu'il y a une imbrication entre structure économique et structure politique, entre régime capitaliste et une certaine forme de rapport au politique qui n'est pas à la hauteur des principes qu'il proclame, mais qui, au contraire, valide et fait écran à vraiment un horizon d'émancipation.

Donc vraiment, le point commun de toutes les personnes que j'ai interviewées, c'est qu'ils se méfient, justement, des principes un peu rhétoriques et qu'ils sont dans une lecture critique de notre héritage. Pour autant, ils ne lâchent pas cet horizon d'égalité et de liberté imbriquées, mais dans une perspective qui est une perspective processuelle, et c'est dans ça que j'ai qualifié de fluide. Aussi bien en termes de définition de "qui", que du "ce qui" est politique, c'est-à-dire qui on intègre dans la communauté politique : on voit bien qu'on a été dans une extension du périmètre d'application des principes de liberté et d'égalité. Et donc il y a vraiment une volonté que les premiers concernés et les citoyens actifs soient de plus en plus grands en termes d'inclusion. Mais aussi le "ce qui" : quels sujets sont intégrés dans le débat politique, dans la discussion politique et dans les politiques publiques. On voit l'émergence des questions des violences, les violences sexuelles, sexistes, violences racistes, de l'imbrication de la justice écologique et de la justice sociale, de la question animale. Donc on est vraiment dans une forme de reprogrammation de l'ADN de ce qu'on entend par les frontières du politique, mais aussi par le sens même de ce politique.

Et pour revenir au capitalisme, qu'ils appellent donc plutôt néolibéralisme, ils en font l'ennemi commun. Donc ils ont des divisions entre eux, mais quelle que soit leur cause il y a cette idée que ce régime-là, qui est hybride entre structures politiques et économiques et culturelles, pour reprendre les trois dimensions de Nancy Fraser, il est à la fois sexiste, raciste et écocidaire, il est aussi spéciste pour ceux qui ont cette dénonciation-là comme grille de lecture, il est aussi hétéronormé, voire LGBT-phobe. Mais il y a vraiment cette idée que ça fait système et qu'il n'y a pas d'un côté les injustices – pour revenir sur ce qu'on a appréhendé au départ dans la complexité de la théorie de la justice – c'est qu'il n'y a pas d'un côté les inégalités économiques, qui seraient les seules expressions de ce capitalisme tardif et englobant, et de l'autre côté les autres enjeux qui seraient des enjeux *merly cultural*, qui seraient des enjeux *purement culturels* et un peu extérieurs à la marge, mais que vraiment tout cela fait partie d'une même construction et d'une même logique politique et économique imbriquées. Donc ça c'est vraiment très marqué, ça m'a d'ailleurs assez étonnée par le fait qu'il y a une forme de consensus là-dessus, sur cet ennemi commun.

Par contre, c'est plus complexe pour penser le bien commun, pour penser l'élaboration d'une nouvelle communauté politique où, justement, les émancipations seraient partagées, et comme l'explique d'ailleurs le manifeste *Féminisme pour les 99%*, on voit bien qu'il n'y a pas de naïveté à avoir sur le fait que s'ils ont des constats communs, un ennemi commun, ils peuvent avoir des tensions, ces différents types d'activisme en ce qui concerne leur priorité, en ce qui concerne ce qu'ils définissent comme leur liberté. Donc là il y a vraiment tout un travail à avoir sur le passage de l'ennemi commun au bien commun.

Programme d'études sur le genre : Et il y a un sujet dont on parle un petit peu depuis tout à l'heure : on a parlé d'antispécisme, d'animalité, etc. Le deuxième livre de Réjane Sénac

que je voulais mentionner, c'est un court essai qui s'intitule *Comme si nous étions des animaux*, qui est paru en 2024, sur l'antispécisme, justement, qui est un courant qui remet en question – alors je vais le dire de manière très rapide – le fait de nous placer, nous les humains, au-dessus des animaux et de créer une sorte de hiérarchie entre les espèces.

Alors avant de commencer à en discuter plus en détail, est-ce que vous pourriez nous en dire plus, Réjane Sénac, sur ce courant et puis sur le livre que vous avez écrit ?

Réjane Sénac : Alors si j'ai souhaité écrire ce livre – et je continue avec le prochain qui sort en septembre – c'est parce que je considère que notre rapport à la question animale est encore un peu un angle mort dans les mobilisations contre les injustices. En tout cas, ce que j'ai vu dans mes recherches, c'est que dans la synergie des luttes – puisqu'ils préfèrent le terme de synergie à celui de convergence – le fait de se reconnaître comme des égaux en tant qu'humains et de dire : "Quel que soit notre sexe, notre couleur de peau, notre origine sociale, notre orientation sexuelle, nous, nous nous unissons pour tendre vers une société plus juste", en critiquant l'héritage d'un ADN politique et économique injuste, ça, il y a quand même une forme de consensus là-dessus.

Mais par contre, quand on intègre à cette interrogation l'enjeu de notre comportement vis-à-vis des animaux non humains – puisque nous sommes aussi une espèce animale – là, on voit que c'est beaucoup plus complexe. Parce que la question des alliés et des premiers concernés est centrale, puisqu'on est tous des alliés dans la lutte pour l'égalité de toutes les espèces, puisque nous faisons partie de l'espèce qui s'est positionnée en dominant. Parce que là, l'ennemi commun ce n'est pas seulement – bien sûr que c'est aussi – un système capitaliste, de l'agroalimentaire, international et national, enfin qui a des enjeux économiques très forts. Mais c'est aussi, comme le dit Achille Mbembe, le nécropouvoir qui fonde dans la modernité politique le pouvoir sur la capacité de laisser vivre ou de tuer. On le voit sur les groupes vulnérabilisés, sur ces "presque humains", pour parler comme Kymlicka, que sont les femmes et les personnes racisées en particulier. Mais là, on est encore dans un niveau supérieur puisque notre système de production, de consommation, est fondé sur l'exploitation et sur le meurtre de milliards d'individus qui sont en capacité de ressentir la souffrance, qui sont sentients, les animaux non humains. Donc là, il y a vraiment cet angle mort, et c'est encore perçu comme normal, naturel et nécessaire, pour reprendre Joy.

Donc là, on voit bien que ...

Moi ce qui m'a intéressée, c'est d'aller voir un peu cet angle mort-là, qui dit à la fois – c'est un peu l'éléphant dans la pièce – à la fois de la synergie des luttes mais aussi de notre modernité politique. Puisqu'en effet, l'exclusion de groupes humains elle se fait par le levier de leur animalisation. On a animalisé les femmes, on a animalisé les personnes racisées, les personnes en situation de handicap, les pauvres, enfin tous ceux qu'on souhaitait sortir du politique. Donc le processus d'émancipation a été fondé principalement sur l'idée de passer la barrière de l'animalité : devenir des humains à part entière. Donc il y a une vraie suspicion, une vraie méfiance de la part des féministes, des antiracistes en particulier, avec toute analogie avec les animaux non humains, puisque là, sinon, on a l'impression qu'on va revenir vers un sexisme, un racisme naturalisé. Donc ça rend l'alliance, et le fait de repenser un ADN qui intègre aussi cette émancipation, comme une forme de peur de régression.

Donc je trouve que c'est vraiment intéressant, parce que ça nous interroge sur notre héritage, mais aussi aujourd'hui, sur : comment est-ce qu'on pense ensemble une société qui soit une société émancipée, qui intègre – maintenant ça c'est assez accepté – la justice écologique, très imbriquée à la justice sociale, et la question du genre aussi, mais qu'on intègre aussi cette question animale, et nos incohérences. Et comment est-ce qu'on peut

penser, donc, une zoopolitique, c'est-à-dire intégrer toutes les espèces animales dans une communauté qui considérerait à égalité, qui prendrait à égalité les intérêts de chaque espèce. Donc c'est l'égalité de considération des intérêts de chacun.

Programme d'études sur le genre : Merci. Je sais que vous abordez aussi un petit peu ce sujet, Nancy Fraser, notamment dans votre livre sur le capitalisme vous avez dédié un chapitre à la nature, et ce chapitre en français, il s'intitule "La nature dans la gueule du loup". Alors, je me demandais, selon vous, quel peut être le rôle de l'antispécisme au sein des autres mobilisations dont a parlé Réjane un petit peu plus tôt, qui viennent justement peut-être lutter contre ce capitalisme cannibale ? Et puis peut-être nous apporter une perspective d'outre-Atlantique étatsunienne sur cette question.

Nancy Fraser : This becomes a very interesting part of the discussion because it may be the one place where there could be some disagreement. I'm not sure, but it's worth exploring. Because let me just say that I was in total agreement with everything that Réjane said about her book on social movements and social struggles, on the importance of identifying the way in which apparently disconnected and quite divergent harms and injustices and sufferings could all be rooted and imbricated in one and the same social system, the importance of a common enemy, of scaling up emancipatory engagements through coalitions and alliances around that recognition of the one social system, with many different awful implications, and the refusal to rank and prioritize – whether it's more important that you're living in a wildfire zone or that your teenage son might be shot by a policeman when he goes... I mean, how can you possibly rank these things, right? So we're completely agreed, I think, on all of that.

Now, I don't know if it's a disagreement, but there's at least a difference, I think, in emphasis and in the paradigm. Because my chapter is not about species and animality and animals, human and otherwise. It's actually about nature more broadly, and so I'm not focused specifically on the relation between human animals and non-human animals, but on the whole complex of issues like land, flora – as well as fauna – oceans, air, soil, etc., etc., climate... And that, I think, is a different angle, a different perspective on these questions. So I never tried to confront head-on the question that you're raising, you know: should the interests of human beings, properly understood as a species, be on the same level as the interests, or the interests we accord that of other species?

It's interesting, because I heard a talk about this not too long ago, and one of the questions that comes up is really this whole question of species and where the boundaries lie between species. I think, you know, biologists used to assume that there were fixed, you know, contours and so on... Anyway, I think what I'm about to say is very shallow and, you know, commonplace, but I still worry about things like: do I really think mosquitoes carrying malaria are, you know, should be accorded the same right to live as... etc., etc.?

I'm not sure where one goes with all of that. But I do think that whatever we say about that, we have an obligation to ensure the integrity of natural-cum-social reproduction of the planet. And we can't do that if we treat every other life form as just raw material for us. Then we destroy them – and, in the end, us. So that's another way to think about it, one that isn't focused on the question of who has equal rights, but just the fact that we're so imbricated that we can't even assure human well-being if we just trash the conditions and lives of other animals.

So my focus is, again, on the way that capitalism institutionalizes this predatory, extractive relation to nature in all its forms – including animals, including many human animals who

are, as you rightly said, cast outside the category of humanity and naturalized and animalized. That's absolutely right, and I completely agree with that. So I guess what I would say is that, as a social system, capitalism entrenches that predatory, extractive relation to nature in its very DNA.

By the way, one thing I wasn't sure about when you spoke about le "DN", – was that DNA?

Programme d'études sur le genre : Yes: "ADN" is DNA.

Nancy Fraser : So capitalism has this predatory, extractive relation in its DNA. There have been many other social systems that have really trashed nature and murdered and caused great suffering to animals – human and non-human. But I think they didn't do it as a result of a kind of built-in imperative to accumulate, accumulate, accumulate... They did it for all kinds of other reasons that have to do with ignorance or other factors. But capitalism has got this very deep relation to eco-natural predation, and that's why I really think that you can't secure the well-being of – or the survival of – the planet as a viable home for us and other species without making some really fundamental changes in the social structure that would disable that demonic accumulation imperative that is at the heart of our society.

Programme d'études sur le genre : Merci. Alors, on approche de la fin de notre entretien, et il y a une question que je voulais vous poser à toutes les deux. Parce qu'en lisant, en me renseignant un petit peu sur vos travaux, j'ai trouvé un mot qui revenait assez souvent, et ce mot, c'est le mot émancipation, émancipateur, *emancipatory* en anglais. Et je m'interrogeais sur la manière dont vous concevez ce mot en lien avec votre rôle de chercheuse. Peut-être, dit un peu différemment : est-ce que vous diriez que la recherche en philosophie, la recherche en théorie politique, en science politique, elle peut être émancipatrice ou avoir un rôle émancipateur ?

Vous voulez commencer, Nancy Fraser ?

Nancy Fraser : I'll be happy to! I guess there are several things I want to say.

First of all, I don't think it's possible to define in any substantive way what emancipation is. I think emancipation is a process of overcoming oppression, domination, injustice – whatever word you want to use. And sometimes, when struggles succeed in emancipating at least some people from a given condition of domination, they end up creating a new form of domination, or they emancipate some at the expense of others. So, in other words, this is very contextual for me, rather than there being a once-and-for-all substantive, contentful account of what emancipation is. So that's the first point.

And that means that I think about it historically, in terms of always asking: what are the forms of domination now? What did we learn in the history of past actions to overcome domination, some of which went well and many of which went badly? These are the kinds of issues that...

Now, you asked about specifically the work of intellectuals and researchers and people in universities and so on – whether that can be emancipatory. So of course this word emancipatory is the adjective, right? And it goes with the noun. And I think the first thing for me is to say that what I'm always looking for is: who in a given context could be the agents of an emancipatory process? And where are they located? What are their primary concerns? I think this is very close to what Réjane was saying before in her book about *Radicales et Fluides*. And so we look at who are the potential agents of emancipation, and then I think of my own role – and this is not everyone's role – but I think of my own role as an intellectual,

as a philosopher, critical theorist, as reflecting on these questions and learning from – and also using the theoretical tools that I have developed over the years – to develop ways of thinking that might prove to be useful to somebody, somewhere. Although there's no guarantee of that.

So I guess I would say: to be an intellectual who is trying to play an emancipatory role means to try to provide some conceptual resources in dialogue with the social movements and struggles that I think of as, if not right now emancipatory, at least potentially emancipatory. And many of them are quite mixed, they have better and worse currents within one and the same movement. And I am very focused on this question of alliances, as Réjane is, and that was a big focus of the *Feminism for the 99%* book.

So all of this is ... it's a kind of Left-Hegelian point: that society is full of contradictions, it's producing struggle and contestation. We don't produce that, the society is producing that. What we might be able to do is help clarify and offer something to help understand it better. That's all.

Programme d'études sur le genre : En tout cas, merci d'être dans le podcast pour jouer un peu ce rôle aujourd'hui. Réjane Sénac, est-ce que vous voulez continuer à répondre à la question ?

Réjane Sénac : Oui, tout à fait. Je fais écho à ce qu'a dit Nancy Fraser sur le caractère très processuel de ce terme d'émancipation. Et je trouve ça intéressant, en effet, qu'il soit peut-être moins rigide, et peut-être aussi moins conceptuel que d'autres, moins chargé.

Et donc, on voit bien comment il est plus facilement appropriable, comment, pour moi, il fait une forme de réconciliation aussi entre l'égalité et la liberté, une imbrication entre les deux, entre l'individuel et le collectif. Donc je le trouve vraiment assez fort ce terme-là. Il est d'ailleurs beaucoup utilisé. Donc c'est intéressant que, Violette, vous l'avez vue, en fait, l'importance de ce terme.

Et je voulais peut-être, en complément de tout ce qu'a dit Nancy Fraser et que je partage complètement, peut-être exprimer là une forme de paradoxe qui est au cœur de notre démarche de philosophes, de théoriciennes du politique: parce que nous utilisons, et nous nous réapproprions, des disciplines – dans tous les sens du terme –, des concepts qui ont été historiquement des concepts qui ont porté, qui ont justifié l'exclusion et la domination. Et donc, pour reprendre en particulier Iris Marion Young, on en fait une forme de bandita, c'est-à-dire qu'on se réapproprie des concepts comme celui d'égalité, de liberté, d'universel, de manière processuelle, de manière critique, de manière émancipatrice. Et donc là, on a une forme toujours de fondation critique et de nécessité, en fait, du mouvement, qui est inhérente à cette démarche paradoxale qu'on occupe Nancy Fraser et moi. Et une forme de trouble inhérent à la démarche. Donc ça, je trouve que c'est intéressant.

Et on voit qu'en faisant ça, on touche quand même à des totems, à des tabous, des omerta, des choses qui, au départ, ont quand même été plutôt en angle mort, et qui ont été aussi dans l'ADN de nos disciplines. Et je trouve que par rapport à ça, on voit bien qu'on se frotte – et qu'on se heurte, même, plus que se frotter – à un mythe, qui est le mythe de la neutralité des scientifiques. Et à une mésinterprétation, une mauvaise interprétation de la neutralité axiologique de Weber, qu'on nous renvoie à la figure plus comme un écran ou comme une paralysie, comme un empêchement de discuter, qu'autre chose. Alors qu'on voit bien que Max Weber, qui était lui-même dans une logique d'engagement à son époque, ne dit pas que les scientifiques sont neutres. Par contre, ce qu'il souligne, c'est qu'il y a une nécessité d'être dans un processus d'hypothèse, de méthode, de rigueur, pour justement

être, comme l'a dit Nancy Fraser, ceux qui éclairent la complexité, les tensions du réel, pour être dans une logique de compréhension, toujours aussi en mouvement et en interaction avec les autres types d'actrices et d'acteurs. Donc je trouve que ça permet de dépasser ce mythe de la neutralité, et puis un héritage qui est un héritage paralysant.

Donc moi je trouve qu'on a la chance de vivre à une période qui est à la fois très bousculée, qui est à l'entrecroisement de crises, qui remet en cause nos fondamentaux du pluralisme, de la discussion raisonnée, de la controverse scientifique, et donc ça, il y a une vraie vigilance à avoir dans ce moment-là. Et c'est un moment aussi paradoxal, parce qu'il y a eu beaucoup d'avancées sur des perspectives et des démarches critiques. Il y a tout un héritage du conservatisme, il y a des réactions, mais il y a des réactions parce qu'on a avancé en termes, aussi, d'héritage critique et processuel, et que l'émancipation a mis des brèches partout dans cet ADN et a modifié, déjà, quelque part, notre ADN, aussi bien scientifique que politique.

Programme d'études sur le genre : Un très grand merci à toutes les deux pour cet échange.

Réjane Sénac : Merci beaucoup Nancy !

Nancy Fraser : Thank you, both of you! That was a great conversation. I am really happy we could do this.

Programme d'études sur le genre : Genre et cetera, c'est le podcast du Programme d'études sur le Genre de Sciences Po.

Et la musique est signée Lune. Un lien vers la transcription de cet épisode et plein de références bibliographiques, notamment les livres qui ont été cités, sont disponibles en description.

Merci beaucoup à Nancy Fraser et à Réjane Sénac d'avoir accepté de mener cet échange et de partager leurs perspectives de recherche. Si vous avez aimé cet épisode et que vous aimez ce podcast, n'hésitez vraiment pas à mettre des étoiles sur votre plateforme d'écoute et des commentaires, ça nous aide à continuer ce projet. Merci pour votre écoute, et à bientôt.